

Extrait 1

Quand j'entre à l'internat, j'ai quatorze ans. Yano, mon frère, y est depuis un an déjà, mais dans une autre ville. Tila reste encore avec mère.

Ce n'est pas un internat pour jeunes filles riches, c'est plutôt le contraire. C'est quelque chose entre la caserne et le couvent, entre l'orphelinat et la maison de correction.

Nous sommes environ deux cents filles de quatorze à dix-huit ans, logées et nourries gratuitement par l'État.

Nous avons des dortoirs de dix à vingt personnes, avec des lits superposés garnis de paillasses et de couvertures grises. Nos armoires métalliques étroites se trouvent dans le corridor.

Une cloche nous réveille à six heures du matin, et une surveillante endormie contrôle les chambres. Certaines élèves se cachent sous les lits, les autres descendent dans le jardin en courant. Après trois tours du jardin, nous faisons des exercices pendant dix minutes, puis nous remontons toujours en courant dans le bâtiment. Nous nous lavons à l'eau froide, nous nous habillons, nous descendons dans la salle à manger. Notre petit-déjeuner se compose de café au lait et d'une tranche de pain.

Distribution du courrier de la veille : des lettres ouvertes par la direction. Justification : « Vous êtes mineures. Nous remplaçons vos parents. »

À sept heures et demie, nous partons pour l'école en rang serré, en chantant des chants révolutionnaires à travers la ville. Des garçons s'arrêtent sur notre passage, ils sifflent, et ils nous crient des mots admiratifs ou vulgaires.

En rentrant de l'école, nous mangeons et nous allons dans nos salles d'étude où nous resterons jusqu'au repas du soir.

Dans les salles d'étude un silence total est exigé.

Que faire pendant ces longues heures ? Les devoirs, bien sûr, mais les devoirs sont vite expédiés car ils manquent totalement d'intérêt. On peut aussi lire, mais nous n'avons que des livres de « lecture obligatoire », et ils sont vite lus, d'ailleurs ces livres-là, pour la plupart, manquent totalement d'intérêt, eux aussi.

Alors, pendant ces heures de silence forcé, je commence à rédiger une sorte de journal, j'invente même une écriture secrète pour que personne ne puisse le lire. J'y note mes malheurs, mon chagrin, ma tristesse, tout ce qui me fait pleurer en silence le soir dans mon lit.

Je pleure la perte de mes frères, de mes parents, de notre maison familiale qu'habitent à présent des étrangers.

Je pleure surtout ma liberté perdue.



Pistes pédagogiques

Agota Kristof, *L'Analphabète*

Nous avons, certes, la liberté de recevoir des visites le dimanche après-midi dans le « salon » de l'internat, même des garçons, en présence d'une surveillante. Nous avons aussi la liberté de nous promener, même avec des garçons, le dimanche après-midi, mais seulement dans la rue principale de la ville. Une surveillante s'y promène aussi.

Mais je n'ai pas la liberté d'aller voir mon frère Yano qui n'est qu'à vingt kilomètres d'ici, dans la même situation que moi, et qui ne peut pas venir me voir lui non plus. Nous avons l'interdiction de quitter la ville et, de toute façon, nous n'avons pas d'argent pour le train.

Je pleure aussi mon enfance, notre enfance à nous trois, à Yano, à Tila et à moi.

Plus de course pieds nus à travers la forêt sur le sol humide jusqu'au « rocher bleu » ; plus d'arbre où grimper, d'où tomber quand une branche pourrie se casse ; plus de Yano pour me relever de ma chute ; plus de promenade nocturne sur les toits ; plus de Tila pour nous dénoncer à mère.

À l'internat, c'est l'extinction des feux à dix heures du soir. Une surveillante contrôle les chambres.

Je lis encore, si j'ai de quoi lire, à la lumière du réverbère, puis, pendant que je m'endors en larmes, des phrases naissent dans la nuit. Elles tournent autour de moi, chuchotent, prennent un rythme, des rimes, elles chantent, elles deviennent poèmes :

« Hier, tout était plus beau,
La musique dans les arbres
Le vent dans mes cheveux
Et dans tes mains tendues
Le soleil ».



Extrait de *L'Analphabète*, Agota Kristof (© Éditions Zoé, p. 13 à 16)